

Aveu
~ Comme une larme salée ~
8 min – 1 personnage et 1 homme (?)

*Si vous jouez ce texte, soyez sympa, déclarez-le à la SACD**

Au commissariat.

Le meurtrier : Bonjour.

Le policier : Bonjour monsieur, que puis-je pour vous ?

Le meurtrier : Voilà. Je voudrais avouer un meurtre.

Le policier : Pardon ?

Le meurtrier : Je voudrais avouer un meurtre.

Le policier : Asseyez-vous... De quoi s'agit-il ?

Le meurtrier : Eh ! Bien voilà. J'ai tué quelqu'un.

Le policier : Vous avez tué quelqu'un.

Le meurtrier : Oui.

Le policier : Qui... Qui était la victime ?

Le meurtrier : Véronique Perléout.

Le policier : Et... Vous l'avez tuée ?

Le meurtrier : Vous n'avez pas l'air de me prendre très au sérieux.

Le policier : Si, si, mais... Ce n'est pas courant les gens qui viennent avouer un crime.

Le meurtrier : Cela me pesait sur la conscience. Non pas que je regrette, remarquez. Elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Mais voilà, le dire, partager le secret, ça fait un bien intense.

Le policier : Bien... On va reprendre tranquillement si vous voulez bien.

Le meurtrier : Bien sûr ! Je suis là pour cela. Je peux vous donner tous les détails que vous souhaitez !

Le policier : Donc, vous avez assassiné quelqu'un... Volontairement.

Le meurtrier : Tout ce qu'il y a de plus volontairement. J'avais tout bien prévu, cela m'a pris deux semaines pour bien me caler, vérifier ses habitudes, préparer l'arme...

Le policier : Bien, bien... Euh... Donc, la victime s'appelle Véronique Perléout.

Le meurtrier : Oui ?

Le policier : Et vous l'auriez assassiné quand ?

Le meurtrier : « L'auriez » ? Je n'aime pas trop votre ton...

Le policier : Excusez-moi mais il défile pas mal de personnes ici s'accusant de choses et d'autres pour attirer l'attention... Je vérifie.

Le meurtrier : Pardon, vous avez totalement raison. Et je viendrai à bout de vos suspicions. Demandez-moi ce que vous voulez.

Le policier : Qui était Véronique Perléout ?

Le meurtrier : Une de mes voisines. Vingt-et-un an au moment des faits. On peut d'ailleurs toujours considéré qu'elle a vingt-et-un an puisqu'elle est morte à cet âge-là.

Le policier : Et qu'est-ce qu'elle vous avait fait ?

Le meurtrier : Elle m'aguichait.

Le policier : Elle vous aguichait ?

Le meurtrier : Oui, toujours à s'habiller en petites robes sexys, en jupes courtes, avec des hauts cintrés qui mettaient ses formes en valeur...

Le policier : Et c'est pour cela que vous l'auriez tué ?

Le meurtrier : Pas « auriez ». Pour cela que je *l'ai* tuée. Enfin, non, pas exactement. D'abord, c'est parce qu'elle m'adressait des sourires, des petits signes de main... J'y pensais

jusqu'à tard dans la nuit sans pouvoir m'endormir. Vous ne pouvez pas imaginer l'effet que peut produire un simple geste d'une superbe jeune fille envers vous...

Le policier : Ce... Ce n'est pas une raison pour la tuer...

Le meurtrier : Non. C'est la suite... Parce qu'à un moment, je n'y ai plus tenu. Elle était là, à m'allumer – à m'allumer, oui, il faut appeler les choses par leur nom. Et donc, un soir, dans mon plus beau costume, rasé de frais et bien coiffé, je suis allée la trouver chez elle avec un bouquet de fleurs et une bonne bouteille pour me déclarer.

Le policier : Et elle vous a éconduit ?

Le meurtrier : Oui.

Le policier : Et... Ce serait ça votre mobile ?

Le meurtrier : *C'est* ça. Enfin, la suite aussi. J'ai un peu insisté – oh ! Pas trop. J'ai bien compris qu'elle s'était moquée de moi et je ne voulais pas faire un geste qu'elle aurait pu dénoncer aux autorités.

Le policier : Vous avez préféré la tuer...

Le meurtrier : Ne soyez pas sarcastique. Vous n'imaginez pas la douleur qu'on peut ressentir quand on apprend que sa belle et jeune voisine s'est moquée de vous pendant trois mois.

Le policier : Enfin, ce n'est pas une raison...

Le meurtrier : Mais c'est qu'après, c'était fini, les petits sourires, les regards... Elle se dépêchait même de rentrer chez elle quand elle descendait de voiture. Elle portait des manteaux plus longs. C'était tout de même bien la preuve qu'elle en avait fini de sa blague à mon égard.

Le policier : Et vous avez donc décidé de la tuer ?

Le meurtrier : Oui.

Le policier : Cela s'est passé quand ?

Le meurtrier : Il y a douze ans.

Le policier : Douze ans ?

Le meurtrier : Oui. Evidemment, à mon âge, j'aurais senti venir la mauvaise blague mais à l'époque... J'étais plus jeune, seul, je traversais une mauvaise passe... Elle a été un faux rayon de soleil qui tentait de me brûler plutôt que me réchauffer.

Le policier : Et vous n'avez pas été inquiété ?

Le meurtrier : J'avais tout prévu ! J'ai attendu qu'il y ait une soirée loto à plusieurs kilomètres de chez moi. Je m'y suis rendu, j'ai pris une dizaine de cartons pour que l'on me remarque et je me suis installé en bout de table, à une extrémité de la salle de sorte que j'ai pu sortir discrètement, sans me faire voir, pour venir chez elle et l'étrangler. J'avais remarqué qu'elle éteignait vers vingt-et-une heure. Morte à vingt-et-un ans et vingt-et-une heure. J'ai trouvé que c'était un signe.

Le policier : Et personne ne vous a soupçonné ?

Le meurtrier : Non. Elle n'avait visiblement parlé de sa blague à personne – ni de ma réaction. Il y a bien eu une enquête de voisinage mais j'avais pris soin de retourner à la soirée loto en me plaignant ouvertement que malgré tous mes cartons, je n'avais rien gagné. L'enquêteur a conclu que j'y avais passé la soirée. Aucune raison de s'attarder sur moi. D'autant que j'avais tout prévu.

Le policier : C'est-à-dire ?

Le meurtrier : J'avais pris soin de fouiller l'appartement – avec des gants – pour faire croire à un cambriolage. C'est la piste qui a été suivie.

Le policier : Et vous l'avez étranglée.

Le meurtrier : Oui, vous pourrez vérifier. Elle était dans son lit. J'ai fait attention à ne pas faire de bruit pour ne pas la réveiller. Elle dormait dans un pyjama de coton gris avec un ours colorée sur la poitrine. Vous verrez, ça doit être noté dans les dossiers.

Le policier : Et le butin du cambriolage ? La corde ?

Le meurtrier : Une corde à linge. En nylon. Epaisse de... Je dirais cinq millimètres. Vous pourrez vérifier. Il va de soi que je n'ai rien gardé. J'ai tout jeté dans les jours qui ont suivi, en retournant au bingo. Séparément. Dans une poubelle, ici, dans le fleuve, là... Il n'y avait aucun moyen de tout recouper.

Le policier : Et vous venez avouer maintenant.

Le meurtrier : Pour me soulager, oui. Cela fait douze ans que je garde ça pour moi, ça me rongait de l'intérieur. Je revoyais ses sourires, ses petits gestes... Non, elle l'a bien mérité.

Le policier : Vous vous rendez bien compte qu'avec tous vos aveux, je vais être obligé de vous retenir et de vous inculper pour meurtre ?

Le meurtrier : Ah ! Non. Non, non, pas du tout. Je passais juste vous le dire.

Le policier : Monsieur, je vais vous demander de rester où vous êtes !

Le meurtrier : Je crains que non. J'ai bien tout vérifié avant de venir. L'enquête a duré moins de deux ans. Comme il n'y a eu aucun acte d'enquête depuis dix ans, je ne peux plus être poursuivi. Il y a prescription. Je ne crains plus rien.

Le policier : Pardon ?

Le meurtrier : Vous pouvez vérifier cela aussi. M'arrêter me permettrait de porter plainte contre vous pour harcèlement. Ça, je n'ai pas vérifié mais c'est fort probable. En tout cas, je vous remercie de m'avoir écouté, ça m'a fait beaucoup de bien de tout raconter. Je vous souhaite une bonne journée.

Le meurtrier s'en va. Reprenant ses esprits, le policier le poursuit.

Le policier : Attendez ! Monsieur !

Notes : histoire basée sur l'histoire de Michel Fourniret. Lui aurait été poursuivi car meurtrier en série.

** Pour plus de détails sur la déclaration à la SACD, rendez-vous sur mon site <http://ericbeauvillain.free.fr>*